

Ros Schwartz

## Traduire en Grande-Bretagne

Feuilletant au hasard le supplément littéraire d'un journal du dimanche de qualité, je remarque deux critiques d'ouvrages traduits : une du dernier roman d'Amos Oz paru en anglais, et l'autre d'un roman turc. La première ne tarit pas d'éloges sur la prose limpide et le style admirable d'Amos Oz. Le nom du traducteur n'apparaît pas auprès de celui de l'éditeur, et l'article ne mentionne nulle part qu'il s'agit d'une traduction. Le lecteur qui ignore que Oz est israélien pourrait supposer, sans qu'on lui en tienne rigueur, qu'il écrit en anglais. La deuxième critique loue la virtuosité narrative de l'auteur mais déplore longuement que le livre soit gâté par une traduction maladroite, et cite, hors contexte, toute une liste de mots « mal choisis ». Voilà qui résume parfaitement la situation de la traduction littéraire de ce côté-ci de la Manche. Lorsque la traduction est jugée bonne, c'est-à-dire lorsqu'elle fait texte en anglais, le traducteur devient invisible ; lorsque la traduction est « exotique » ou relève du défi, elle est supposée être l'oeuvre d'un traducteur médiocre. Il n'existe aucun débat sur ce qu'est une bonne ou une mauvaise traduction, aucun lieu où les traductions sont jugées.

Pour brosser un tableau plus complet, j'ajouterai que 3 % seulement des livres publiés en Grande-Bretagne sont des traductions, chiffre incluant à la fois la fiction et la non-fiction – alors que dans d'autres pays européens la proportion varie de 40 à 60 %. Malgré le succès phénoménal de traductions comme *Le nom de la rose*, *Le monde de Sophie*, *Le parfum*, *Smilla et l'amour de la neige*, le mythe qui prévaut chez les éditeurs veut que « les traductions ne se vendent pas » et que « les traductions posent toujours un problème » (sans parler des traducteurs !).

Une directive du gouvernement précédent, stipulant que les œuvres traduites devaient être retirées des programmes scolaires, n'a fait que

rognent davantage la place de la littérature traduite dans la culture britannique. À l'université, contrairement aux articles ou aux livres sur la théorie de la traduction, par exemple, les travaux de traduction ne sont pas pris en compte. Tant et si bien que, dans ces milieux, la traduction est perçue comme une activité sans importance puisqu'elle n'aide pas à progresser dans la carrière.

Alors que dans le monde la demande d'ouvrages d'auteurs de langue anglaise ne cesse d'augmenter, l'isolement de la Grande-Bretagne vis-à-vis de l'Europe et des autres pays non anglophones s'amplifie. Attitude que le marché unique, l'introduction prochaine de l'euro et la mondialisation rendent encore plus absurde.

Depuis quelques années, on observe également chez les éditeurs une tendance inquiétante à préférer des traducteurs bon marché, rapides et souvent sans expérience, au détriment de la qualité. De nombreuses traductions font l'objet d'une coédition anglo-américaine, l'éditeur américain se réservant souvent le contrôle de la traduction. Nous nous trouvons ainsi en compétition avec des collègues d'outre-Atlantique. Il n'est pas rare de s'entendre dire que le traducteur américain peut faire le travail plus vite ou moins cher, quand ce n'est pas les deux. Le résultat n'est pas toujours probant, ce qui corrobore l'opinion de l'éditeur selon laquelle les traductions posent inévitablement des problèmes. Curieusement, bien qu'il existe des aides à la traduction, consenties et par le programme Ariane de la Commission européenne et par les ministères de la Culture de divers pays, les éditeurs britanniques ne manifestent guère d'empressement à en profiter.

Comment donc le traducteur littéraire survit-il dans cette sombre conjoncture ? La réponse tient en un mot : « difficilement ». Très peu de traducteurs gagnent leur vie en faisant uniquement des traductions littéraires. La plupart ont une deuxième activité telle que traductions commerciales, travaux d'édition, enseignement. Une collègue s'est même retrouvée derrière le comptoir du café du coin pendant une période de vaches maigres. Ce n'était pas, loin de là, une solution idéale à long terme, mais un bon antidote provisoire au dialogue solitaire avec son écran d'ordinateur.

Sur le plan fiscal, les auteurs et les traducteurs n'entrent pas dans une catégorie distincte comme c'est le cas en France. Nous travaillons en *freelance* et sommes soumis aux mêmes conditions que n'importe quel « travailleur indépendant ». En plus des impôts et des cotisations

sociales, le traducteur a intérêt à souscrire, pour sa tranquillité d'esprit, une assurance complémentaire couvrant les maladies de longue durée, la retraite, le matériel de bureau en cas de sinistre, et toute autre catastrophe prévisible.

Cela dit, le tableau n'est pas aussi sombre qu'il y paraît. Il existe un certain nombre d'éditeurs passionnés qui continuent de publier des œuvres traduites de qualité et préfèrent travailler avec des traducteurs littéraires compétents. La Translators Association (TA) – qui fait partie de la Société des auteurs de Grande-Bretagne – a élaboré un contrat-type que les éditeurs sont de plus en plus disposés à accepter, en partie sinon en totalité. Nous sommes plus nombreux à obtenir un modeste droit proportionnel (*royalty*), qui n'est pas une obligation en Grande-Bretagne. Comme ailleurs, la législation européenne nous interdit de fixer un tarif, d'où d'importantes variations dans les rémunérations pouvant aller de 120 FF à 230 FF le feuillet d'environ 1800 signes. Grâce aux efforts de la Translators Association, les traducteurs sont plus nombreux à conserver la propriété littéraire (*copyright*) et à faire en sorte que leur nom apparaisse sur la première de couverture ou la page de titre, bien que, là aussi, ce ne soit pas obligatoire.

Après une longue bataille, nous avons réussi à obtenir, il y a quelques années, une part du droit au prêt public payant, représentant 30 % du taux revenant aux auteurs des textes originaux. En plus de l'avantage financier, c'est un argument de poids pour exiger que notre nom figure sur la page de titre de la traduction publiée.

La Translators Association a lancé un certain nombre d'initiatives visant à faire connaître le métier de traducteur littéraire et à montrer l'importance de son rôle. Pour résoudre le problème du nombre croissant d'éditeurs incapables de porter un jugement sur des livres écrits dans une langue étrangère, elle a mis en place un système qui fournit aux éditeurs un échantillon – sous forme d'un chapitre traduit – d'œuvres présentées dans *French Book News*, une revue éditée par le Service culturel de l'Ambassade de France. Les traductions sont confiées à des membres de la TA et les traducteurs sont rémunérés par le ministère français des Affaires étrangères. Autre opération récente très réussie, la publication bi-annuelle de *New Books in German*, qui propose une sélection des dernières œuvres de fiction et de non-fiction parues en langue allemande, et considérées par un comité de professionnels de l'édition et de la traduction comme présentant un intérêt particulier pour le marché anglophone.

---

En association avec l'Arts Council of England, nous étudions les moyens de promouvoir la littérature traduite dans les écoles, et il existe de plus en plus de prix de traduction décernés en collaboration avec les différentes ambassades, bien que ces distinctions n'aient pas encore produit l'impact médiatique escompté.

La Translators Association est activement présente au sein du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) et de la Section littéraire de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). Ces deux organismes préparent, pour un avenir proche, des colloques internationaux, s'associant ainsi aux efforts déployés pour maintenir la traduction littéraire sous le feu des projecteurs. Nous continuons à protester auprès des médias chaque fois qu'une recension passe sous silence le nom du traducteur, nous continuons à brandir notre contrat-type sous le nez des éditeurs. Dans l'enseignement supérieur, on note un intérêt croissant pour la traductologie (*translation studies*), ainsi qu'un rapprochement entre théorie et pratique, des professionnels participant à la formation des futurs traducteurs littéraires.

Bref, si nous voulons une plus grande visibilité, si nous voulons être reconnus, si nous voulons faire sentir notre présence, à nous de faire preuve d'imagination et de trouver les moyens pour que le traducteur littéraire en Grande-Bretagne ne soit pas une espèce en voie de disparition.

Traduit de l'anglais par Elishéva Marciano